

Prix : les choses de la vie

Un pantalon de marque Levis, fabriqué en Tunisie, coûte 50 francs. Il nous est vendu ensuite dix fois plus cher. Un livre de poche revient en France à 4 F, en imprimerie et droits d'auteur. Il est vendu aussi dix fois plus cher. Un comprimé de médicament contre le Sida revient à 1 F, et il est vendu presque cent fois plus par l'industrie du médicament.

Mais on nous a habitué à acheter sans se poser cette question. Il y a 1 siècle ou 2, ces abus étaient impossibles. Dès qu'un fabricant abusait sur son prix de vente, il se trouvait des dizaines de concurrents de même taille pour proposer moins cher. Non seulement ils faisaient de toute façon du bénéfice, mais ils raflaient aussi la clientèle de l'autre.

Mais cette concurrence, petit à petit, a profité à certains sur le dos des autres. Elle a fabriqué des gros de plus en plus gros. Et au lieu d'avoir des centaines de fabricants de journaux, ou de chaussures, la situation a fini par changer complètement. Aujourd'hui, il y a trois ou quatre très grosses multinationales qui commandent tout dans chaque secteur. Des marques différentes (Carrefour, Continent, Champion, Ed, Shopi, Picard, Stoc, 8 à Huit, Comod) cachent un seul patron, énorme (la famille Defforey). Cela a commencé avec l'essence, et ça va jusqu'aux médicaments, en passant par l'eau ou l'automobile. Les petits fabricants ne sont plus que des sous-traitants, minuscules, et ne font plus le poids. Très peu nombreux, il est facile aux gros de s'entendre sur les prix. Un coup de téléphone, un dîner d'affaires, suffisent.

Voilà pourquoi ils peuvent nous imposer de payer 120 F un compact-disque qui leur en a coûté 4. Combien coûte vraiment l'alimentation dont nous avons besoin, et qui nous prend près du quart de nos revenus ? Et combien coûte notre logement qui avale, à lui seul, un tiers de ce que nous devons dépenser pour vivre ? Le vrai prix des choses est rarement dit. Si ce secret est bien gardé, c'est pour cacher que la plupart de nos besoins ne coûtent en réalité presque rien, par rapport à ce que notre travail rapporte.

Des générations d'efforts au travail de nos parents, de nous-mêmes, ont fait qu'on produit plus vite. Pour faire un kilo de sucre, on met 9 minutes,

douze fois moins de temps qu'il y a cent ans.

Depuis le temps que la population s'échine au travail, les logements, les moyens de distribution de l'eau, de l'électricité, de l'essence, les transports en commun, ont dû être remboursés, et plusieurs fois. Ils devraient être gratuits. S'ils ne le sont pas, c'est parce que l'idée même que des choses pourraient être gratuites est dangereuse. Et cela sert à continuer d'engraisser les gros, capitalistes et banquiers. Certains d'entre eux sont devenus plus riches que des millions de gens réunis.

Imaginons un instant que les prix redescendent d'où les maintiennent les gros monopoles. Nous n'aurions plus besoin de travailler 35 heures et plus par semaine, dans des conditions de plus en plus fatigantes. Oui, sans ce vol effectué par les gros capitalistes sur les prix, nous pourrions ne travailler que peut-être dix heures la semaine.

Le travail lui-même changerait de sens. On pourrait s'y rendre avec plaisir. La vie serait légère. Et le temps disponible pourrait revenir à ce qui manque tellement aujourd'hui : nous rendre visite, échanger du temps avec nos amis, nos voisins, être disponible pour les autres. On trouverait les moyens de comprendre le monde, d'y avoir notre place. La vie serait épanouie.

Les vols fondraient comme neige au soleil, le besoin de drogue et la violence avec. Et les produits indispensables deviendraient accessibles aux populations de pays aujourd'hui ruinés. On rêve ? Oui, il faut rêver tout haut, et faire connaître notre rêve largement. Pour qu'un jour une autre société devienne réalité !

Si leur monde tordu tient encore debout, ce n'est pas seulement que les capitalistes sont puissants. Il y a aussi une partie de la population qui est gavée par leur système, à qui on donne le sentiment d'une vie bien remplie en lui vendant des choses inutiles ou des produits de luxe. Alors, c'est à tous ceux qui ne se satisfont pas de cette vie de bouger, de propager l'idée qu'il faut la changer, radicalement.

12/3/2001

L'Ouvrier n° 113

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX